

Kerbourc'h S. 2006, « Du Mouvement Sourd à la parole publique des sourds », Actes du Colloque EHESS *Les Sourds dans la cité*, EHESS, 15-16 novembre, Paris.

Du Mouvement Sourd à la parole publique des sourds

« Considérer comme une forme de repliement sur soi le combat que mènent depuis bientôt un quart de siècle les sourds en faveur de leur langue est une façon de voir singulièrement erronée. Il s'agit exactement du contraire. C'est une tentative en partie réussie de conquérir le monde entendant, qui est après tout aussi le leur », Bernard Mottez (in Castel R., 1999, p. 257).

1. De Bernard Mottez au Mouvement Sourd

1.1. Les trois chantiers d'un sociologue engagé

C'est comme sociologue que j'ai rencontré Bernard Mottez, il y a une petite dizaine d'années, et ce qui m'a frappé chez lui à travers nos discussions et la lecture de ses textes, c'est précisément sa manière de faire de la sociologie. Même si j'ai pu avoir parfois le sentiment de ne pas être tout à fait sur la même longueur d'ondes avec lui – peut-être parce que nous ne cherchions pas tout à fait la même chose – ce qui me frappe est la manière dont il parle des gens et des événements qui importent à ses yeux. En somme, la capacité qu'il a d'analyser ce pourquoi certaines choses ou certains événements doivent être investis parce qu'ils sont porteurs de changements et de mieux « vivre ensemble ».

L'influence de Bernard Mottez – auquel il faut associer Harry Markowicz – sur le développement du Mouvement Sourd est indéniable, quoiqu'ils puissent tous les deux s'en défendre. D'ailleurs, lorsque le 20 novembre 2004 lors d'une conférence en son hommage à Paris¹ organisée par l'association Gestes, Daniel Abbou fait – à titre collectif – de Bernard Mottez un Abbé de l'Épée des temps modernes, il témoigne avec force de l'influence prépondérante de ce sociologue engagé. Il salue son travail et son implication sans commune mesure pour la reconnaissance de la LS et la promotion sociale des sourds. Effectivement, en commençant par son propre univers – celui de la recherche – cet intellectuel a contribué à sa manière à transformer le regard que l'on portait sur les sourds et leur langue gestuelle. Un colloque comme celui d'aujourd'hui est une occasion de le réaffirmer.

L'originalité de son travail provient aussi de la manière d'appliquer un courant sociologique, lui-même en pleine émergence dans les années 1960-1970. Relevant d'une sociologie dite interactionniste venant des États-Unis, notamment par des chercheurs comme Erving Goffman sur la théorie de l'étiquetage ou Howard Becker sur la déviance, Bernard Mottez s'intéressait aux côtés d'Alain Touraine et d'autres aux mouvements sociaux. Mais contrairement à bons nombres de chercheurs, il a eu le courage d'aller à contre sens de ce que faisaient les sciences humaines et la sociologie en particulier, à cette époque. Il est allé voir ce qui n'est pas ou pas encore – dit-il en substance – tout en acceptant de se laisser surprendre par l'inattendu.

Cette manière de faire de la sociologie lui a valu nombre de reproches et de critiques, notamment d'avoir basculer du côté du militantisme, ultime danger que pourrait courir tout chercheur côtoyant de trop prêt les individus auxquels ils s'intéressent. Ce regard sociologique et son talent d'analyste ont fait d'un Bernard Mottez s'intéressant aux sourds

¹ *Les Sourds existent-il ? Hommage à Bernard Mottez*, Paris, 2004.

presque par hasard, un visionnaire qui a joint le geste à la parole. Outre qu'avec Harry Markowicz, il a entretenu toutes sortes de connexions notamment avec IVT, 2.L.P.E. voire l'A.L.S.F. et d'autres, il faut rappeler la création de la revue *Coup d'Oeil*, l'organisation du séminaire à l'EHESS de Paris et des voyages d'études au Gallaudet College, trois chantiers d'importance pour le rayonnement du Mouvement Sourd.

1.1.1. La revue *Coup d'Oeil*

La revue *Coup d'Oeil*, éditée de janvier 1977 à juin 1986, s'est révélé être le « chroniqueur » du Mouvement Sourd, permettant à chacun de savoir où et comment changer sa propre situation. L'origine de cette initiative remonte à 1976. Lorsque Bernard Mottez et Harry Markowicz entament une recherche sur la vie des sourds – financée par le C.O.R.D.E.S. et donnant lieu en 1979 au rapport : *Intégration ou Droit à la Différence : Les conséquences d'un choix politique sur la structuration et le mode d'existence d'un groupe minoritaire, les sourds* – ils doivent répondre aux questions récurrentes sur le statut linguistique de la LS et ses conséquences sociales inhérentes. Les demandes se font toujours plus incessantes au point de devenir une histoire monotone et sans fin « à répéter la même chose » (Mottez B. & Markowicz H., 1999, p. 12.). La nécessité de disposer d'un « catalyseur » s'avère nécessaire. Il prend le nom de *Coup d'Oeil*². Inspiré du modèle de la Newsletter *Sign for our Times* de William C. Stokoe, *Coup d'Oeil* est confectionnée avec l'aide du Centre d'Etude des Mouvements Sociaux (CEMS–EHESS Paris) où travaillent les deux rédacteurs. Son titre est symptomatique de la volonté de rompre avec les a priori en matière de surdité et de valoriser l'existence des sourds et de leur langue.

En une vingtaine de pages, ce bimensuel condense toute information sur la LS, principalement en France, mais aussi dans les pays les plus actifs comme la Suède, le Danemark et les Etats-Unis. Relayé par "correspondants" d'une vingtaine de pays, la revue couvre de manière régulière l'actualité internationale. Le pari de Bernard Mottez et Harry Markowicz – ces deux intellectuels qui possèdent « un rôle important dans le développement et la prise de conscience de la communauté sourde » (Bouchauveau G., 1989, p. 209) - est de montrer que la question « la langue des signes est-elle une vraie langue ? » est désormais dépassée. Que ce soit à Paris ou dans des villes de province, l'information diffusée permet à chacun de savoir ce qui se fait et se pratique, ici et là. Les principaux colloques et congrès organisés autour de la LS sont bien sûr annoncés et des comptes rendus synthétiques de recherches, de livres et d'événements artistiques, en cours ou à venir, sont publiés.

Des numéros spéciaux développent plus précisément un thème : sur les productions artistiques en LS (*Coup d'Oeil*, n°9, 1978) les adresses des cours de LS en France et dans les pays limitrophes (*Coup d'Oeil*, n°21, 1980), le métier d'interprètes (in *Coup d'Oeil*, n°10, 1978,), les témoignages des stages au Gallaudet College en 1978 (in *Coup d'Oeil*, n°13, 1978), le vécu des parents d'enfants sourds ((in *Coup d'Oeil*, 1979). Des suppléments s'attardent sur des points particuliers et permettent la publication d'articles de fond, par exemple sur le rôle de la LS, sur l'histoire des sourds (in *Coup d'Oeil*, 1981, 1982, 1984, 1985, 1986), sur la reconnaissance politique de la LS ou d'autres encore (in *Coup d'Oeil*, 1981, 1983, 1984). Egalement, des essais critiques comme celui de Jean-Noël Dreillard (in *Coup d'Oeil*, 1980, 1982, 1983) sur l'état de l'éducation des sourds ne manquent pas de faire polémique.

² L'anecdote veut que le nom de cette revue ait été trouvé sur le quai d'une gare après une conférence donnée parmi tant d'autres en France, a priori à Monaco.

Assurément, cette praxis doit lever l'isolement que beaucoup connaissent en région ou dans d'autres pays, ouvrir les débats et favoriser les prises d'initiatives. En somme, de rassembler les synergies ainsi créées dans une sorte de réseau « silencieux » où chacun peut se mettre en contact sans devoir passer par des intermédiaires, détenteurs de l'information. « L'information créatrice » (Mottez B. & H. Markowicz, 1979, p. 78) de la revue sert de contre-pouvoir au sort réservé à la LS et ses pratiques, faisant « l'objet d'une forte censure sociale » (ibidem). A travers l'impact des informations données l'objectif est – comme en témoigne les initiales mêmes « C.O. »³ de son titre – de recherchée manifestement pour le « mouvement en faveur des signes une visibilité incitant à le prendre au sérieux » (ibid., p.14). Selon Bernard Mottez, savoir que « les langues des signes étaient passibles d'une analyse linguistique sérieuse » (ibid., p.79) confortait tout à chacun dans la nécessité « d'aller y voir par soi-même » (ibid., p.79), d'autant que les pratiques concernées sont connues publiquement :

« Les réalisations, même les meilleures, le sont bien plus encore et gagnent en efficacité à être connues de tous. Dans la situation d'alors, la modestie ou le silence sur ce qui était fait n'était pas de mise. Légitimant du même coup les initiatives tenues à la marge, les faisant connaître, *Coup d'Œil* incitait les plus timides à se lancer à leur tour, à prendre modèle, ou même à rivaliser » (Mottez B. & Markowicz H., 1999, p. 14).

1.1.2. Le séminaire de recherche à l'E.H.E.S.S.

La création de la revue est concomitante à l'ouverture d'un séminaire de recherche sur la linguistique de la LS et la communauté des sourds à l'EHESS, officiellement⁴ intégré à ses enseignements dès septembre 1977. Il est rapidement reconnu par les institutions : les élèves-professeurs en formation comme futurs professeurs des Instituts Nationaux de Jeunes Sourds doivent valider cet enseignement dans leur formation au C.A.E.S.D.A.⁵. Ouvert en février 1977, il est interrompu l'été 1978 pour cause de voyage d'étude au Gallaudet College. Il reprend en novembre 1981⁶ sur le thème « ethnographie de la communication : analyse des communications entre sourds, entre sourds et entendants » (*Coup d'Œil*, n°29, 1981). A la suite de son livre *La surdité dans la vie de tous les jours* (Mottez B., 1981), Bernard Mottez insiste sur le double respect – je cite - « de la langue étudiée et de ceux dont s'est la langue » (Mottez B. & H. Markowicz, 1979, p. 74), la LS et les sourds :

« Partant de cette évidence qu'il n'est communiqué que dans des contextes spécifiques dans lesquelles ces échanges prennent sens, et considérant d'autre part les obstacles à la communication inhérents à la surdité, on se demandera quels sont dans ces contextes les

³ Bernard Mottez et Harry Markowicz écrivent à ce sujet : « Les initiales C.O. nous paraissent a priori particulièrement aptes à se prêter par le canal de l'alphabet manuel à ces sortes de néologismes dont les sourds ont le génie. Après tout, la séquence C O en dactylographie n'a-t-elle pas déjà en soi l'apparence d'un coup d'œil ? (...) Le bulletin est désigné de façon diverses selon les groupes. Il l'est parfois par un signe renvoyant à l'un des nombreux concepts de coup d'œil qui différencie la LSF. Il l'est parfois mais rarement par écriture dactylogique à hauteur habituelle. Emis à la hauteur de l'œil, le signe, s'il semble retenir les initiales, tend à les transformer, voire à les inverser. Il peut ainsi en résulter un signe dont la traduction française approchée serait plutôt "bien ouvrir l'œil". Enfin existent aussi, par traduction littérale, plusieurs jeux de mots prenant prétexte de "l'ambiguïté" du mot coup (...) », in Mottez B. & H. Markowicz, 1979, p. 77-78.

⁴ Ce séminaire avait le statut d'enseignement validant les DEA de sociologie et de linguistique de l'EHESS.

⁵ C.A.E.S.D.A. : Certificat d'Aptitude à l'Enseignement Spécialisé des Déficiants Auditifs

⁶ C'est aussi là que Yau Shun-Chiu donne, à partir de janvier 1982, un séminaire sur « l'analyse linguistique des langages gestuels » portant sur les formatifs du lexique dans le langage gestuel des sourds, sur l'ordre des éléments gestuels, les contraintes dans la création de langage gestuel par des sourds amérindiens isolés, sur le rapport entre langage gestuel et langage oral, sur les idéogrammes chinois in *Coup d'Œil*, 1981 p. 19.

contraintes faisant que ces obstacles seront ou non surmontés. Quelles variables contextuelles induisent le refus ou la possibilité de communiquer, un simulacre de communication ou une communication véritable ? De quelle nature sera cette communication, quant à sa forme, son contenu ? », in *Coup d'Œil*, n°29, 1981, p. 19.

Pour preuve, en prévoyant la présence des interprètes, le duo de *Coup d'Œil* – Bernard Mottez et Harry Markowicz – assurent la place de la parole des entendants mais surtout d'emblée celle des sourds. En d'autres termes, ce séminaire porte une attention toute particulière à la capacité individuelle des sourds de pouvoir dire et porter un jugement sur ce qui les concerne, mais pas seulement. Rien de hasardeux, puisque un des axes de recherches développés par Bernard Mottez et Harry Markowicz concerne la situation de diglossie propre à la condition de sourds qui renforce d'autant l'hypothèse de devoir considérer la communauté des sourds comme une minorité linguistique, première étape pour pouvoir engager les changements profonds perçus aux Etats-Unis.

Contrairement aux débats entre spécialistes de la surdité, excluant *ipso facto* les sourds, ce séminaire rassemble toutes les figures sociales des deux types d'implication à la surdité : soit « à titre existentiel - en tant que sourd ou parents d'enfant sourd - soit professionnel - comme spécialiste (éducateur, enseignant, orthophoniste, interprète) ou chercheur (linguiste, psychologue) » ((Mottez B. & H. Markowicz, 1979, p. 75). A ce titre, le séminaire est bien souvent le point de départ de recherches ou d'exposés encore inédits sur la LS, la communication et les stratégies adoptées dans les interactions entre sourds et entendants, l'éducation alternative des sourds ou encore la communauté sourde en France ou à l'étranger.

Les plus importantes des recherches américaines sont exposées au cours d'une dizaine de séances de travail. Elles permettent de considérer autrement la problématique des sourds, que les travaux publiés en France jusque-là, sorte de « mise en forme des idées reçues » (ibidem, p. 74), réduisent à un simple problème médical. Les premières séances sont spécifiques, portant par exemple sur l'explication précise du système phonologique des LS, ou encore délivrent un véritable spectacle visuel d'une séance toute silencieuse lorsque Bill Moody - d'I.V.T. - donne à voir les principes d'apprentissage de la Langue-des-Signes-Française. Plus généralement, ce séminaire interroge la situation sociale des sourds, leur vie quotidienne et leurs relations avec les entendants.

Il devient rapidement l'une des vitrines de ce qui se passe alors en France à l'égard de la LS et des sourds. Plus encore - par son caractère international - il permet d'ouvrir les horizons en invitant des intervenants de choix, notamment grâce aux relations que possède Harry Markowicz depuis les Etats-Unis, comme le professeur William C. Stokoe, directeur du laboratoire de recherche linguistique⁷ à Gallaudet College. La jeune linguiste Carol Padden de ce même laboratoire, Tom Humphries, professeur d'anglais au Gallaudet College, King Jordan, professeur de psychologie et futur président de la même université, et Shelley Lawrence, interprète à l'université californienne de Northridge, sont aussi invités. Réactualisant les vrais questions et invalidant les préjugés pesant sur la LS, une réflexion peut enfin s'établir, le caractère normatif de la prise en charge de la surdité « qui pèse jusque dans

⁷ Le laboratoire de William C. Stokoe est contraint de fermer le 13 décembre 1984 principalement pour des raisons financières, les crédits étant alloués à d'autres programmes et techniques de réadaptation, cf. *Vivre Ensemble* n°5, 1984, p.45. William C. Stokoe Jr. décède le 4 avril 2000 à l'âge de 80 ans à Chavy Chase dans le Maryland. David F. Armstrong écrit au sujet de l'homme et de ses travaux : « Selon George Montgomery, son ami de longue date, "des prix Nobel ont été attribués à des chercheurs qui n'avaient pas un dixième de l'impact social international qu'avait Stokoe" », in Armstrong D. F., 2000, p. 124.

les recherches apparemment les plus désintéressées » (ibid., p.75) n'étant plus le seul légitimé.

L'objectif du séminaire est, sans détours possibles, la constitution d'un milieu capable de soutenir le Mouvement Sourd. Tous ceux qui viennent là veulent en finir avec l'échec généralisé des sourds et trouver les moyens d'en sortir. Parmi eux, y participent des sourds avides de mieux connaître leur propre langue. La LS est pour beaucoup leur langue première, qu'ils enseignent déjà bien souvent. L'avant-garde du mouvement se forme dans ce vivier : « [ils] avaient déjà commencé, ou allaient bientôt commencer, à jouer un rôle important dans les changements en cours » (Mottez B. & Markowicz H., 1999, p. 12). Certains appartiennent à un groupe plus large se réunissant chaque soir après leur travail au sein de l'Institut National des Jeunes Sourds de Paris, sur l'initiative de Jean-Paul Mit, alors professeur technique de l'établissement. Ce groupe, d'une cinquantaine de sourds et de quelques entendants, deviendra en 1979 la très connue Académie de la Langue des Signes Française (A.L.S.F.)⁸, et/ou participent aux voyages d'études au Gallaudet College.

1.1.3. Les voyages d'études au Gallaudet College

Les voyages d'études au Gallaudet College sont un fait marquant et plus particulièrement ceux de 1978 et 1979. La manière avec laquelle ils ont été organisés explique qu'ils ont servis de « détonateurs » au Mouvement Sourd. Ces voyages sont conçus comme devant dépasser les clivages français du champ social de la surdité réduisant à quelques couples d'oppositions la surdité et ses implications sociales : entendants/sourds, professionnels/usagers (parents et enfants), spécialistes de la surdité/*adultes sourds*. Les trois principes de structuration de chaque groupe permettent d'en sortir en instaurant une répartition équitable entre sourds, parents et professionnels, avec pour ces derniers la plus grande diversité de statuts. Enseignants, éducateurs, orthophonistes, psychologues sont des catégories dont les relations sont habituellement plutôt rares ou univoques.

Pour Bernard Mottez et Harry Markowicz, l'idée de départ est simple, puisqu'ils estiment « qu'une action commune et originale a d'autant plus de raisons de réussir qu'elle est menée par des personnes qui y sont impliquées à des titres différents » (Mottez B. & H. Markowicz, 1979, p. 84). Mais ce clivage se joue aussi géographiquement : les participants de province sont favorisés par rapport à ceux de la région parisienne, où les possibilités d'information et d'actions sont plus nombreuses. Enfin, les demandes regroupées sur un même territoire sont encouragées expliquant en partie une des raisons de l'expansion du mouvement, comme le pensent les deux organisateurs : « [il est] plus probable de voir, à leur retour, se mobiliser et tirer profit d'une expérience deux ou trois personnes l'ayant vécue ensemble qu'une personne isolée » (ibidem, p. 84).

Ces voyages d'études sont clairement définis comme devant permettre la constitution d'un milieu, c'est-à-dire d'un incroyable réseau de diffusion de l'information sur les sourds, la LS

⁸ L'A.L.S.F. est officiellement créée le 31 mai 1979 et Jean-Paul Mit en est le premier dirigeant. Cette association fait suite à un groupe d'une trentaine de personnes, sourds et entendants, se réunissant depuis le 12 octobre 1978 dans des locaux de l'I.N.J.S. de Paris, prêtés par son directeur. Le groupe se mobilise autour de la LS, de retour du premier voyage d'étude *Coup d'Œil* au Gallaudet College et/ou des congrès de 1971 et 1975. Cette association forme quatre groupes d'activités : cours de LS, recherche linguistique, dictionnaire de LS, groupe de communication de parents d'enfants sourds et de sourds adultes, cf. Cuxac C., 1983, p. 171 et *sq.* ; Bouillon J-P., 1979 ; Mottez B. & H. Markowicz, 1979, p. 76-77.

et des pratiques y étant associées, en France et à l'étranger. Il ne s'agit pas d'un simple vœux : ces règles de constitution des groupes, précédemment rappelées, doivent permettre d'assurer, selon les termes de Bernard Mottez, « la rentabilité de l'entreprise » (ibid., p.83) et dépassent par conséquent les mérites personnels de chacun :

« Le stage de Gallaudet était (...) destiné aux personnes désireuses d'en savoir plus, de juger sur pièce, sur place et de leurs propres yeux ; à celles qui, plus que voir, voulaient apprendre et prendre ce qui pouvait être pris ; à celles qui, lassées des mots, des préambules et impatientes de faire, voulaient de ce qu'elles pourraient découvrir assimiler jusqu'au détail du "comment on le fait" » (ibidem, p. 82-83).

Surtout, ces stages constituent le moment de la prise de conscience individuelle des rapports sociaux du champ de la surdité, par exemple à travers ce que représente la LS pour un sourd et un non sourd, ou que signifie « être sourd » dans une société bavarde. Contrairement à ce qui s'est fait auparavant – à l'exception d'I.V.T. – l'épopée américaine constitue une expérience partagée qui permet de solidifier les bases d'une action collective et de passer du rêve à la réalité : la question de la LS est désormais posée durablement comme le confirme C. Deck :

« Cette fois-ci, nous étions trente, venus de toute la France, animés du même désir de voir et de comprendre les raisons de l'essor de la LS américaine. Les informations recueillies ont vite circulé à travers la France et les premiers résultats positifs (...) commencent à se manifester. Désormais la question de la langue des signes est posée et on ne peut plus la nier » (Deck C., 1978).

En somme, la prise de conscience collective s'ancre dans les vécus personnels, préalable nécessaire pour lancer le mouvement, comme le relate Guy Bouchauveau :

« Il faut dire que ce stage fut très dense et ce fut une immense joie de découvrir l'existence de professeurs sourds, d'avocats sourds, d'intervenants sourds, métiers que nous pensions exclus pour les sourds. C'est au cours de ce voyage que j'ai moi-même découvert la communication visuelle-gestuelle et que j'ai appris les différences entre communication-non-verbale (C.N.V.) et Langue-des-Signes-Française...J'ai eu des difficultés à analyser et à contrôler ma propre langue car j'utilisais sans discernement la communication non-verbale et la Langue des Signes, jusqu'à ce que j'ai compris que la CNV était de l'ordre du mime et que la L.S.F. avait son vocabulaire et sa structure spécifiques. Alors tout s'est clarifié entre L.S.F., français signé, C.N.V. et A.S.L. » (Bouchauveau G., 1989, p. 209).

Les acteurs du mouvement savent que cette aventure commune ne résout pas à elle seule toutes les difficultés que connaissent les sourds, mais elle leur donne l'énergie nécessaire face aux changements titanesques qu'ils devront imposer pour prétendre obtenir en France ce qu'ils ont entr'aperçu là-bas. Il advient donc aux participants de prendre la mesure de ces voyages avant d'engager l'action collective pour le bilinguisme au début des années 1980 ; de transformer le rêve américain en une réalité à la française. L'un des participants a évoqué pour nous la difficulté de l'entreprise :

« Ce séjour linguistique m'avait beaucoup fait réfléchir et m'a permis de constater qu'il existait un fossé considérable entre la France et les USA. J'avais dit un soir au campus de Gallaudet College à Bernard Mottez, qu'il fallait faire quelque chose en France. Mais, j'ignorais comment ! », in Kerbourc'h S., 2006.

1.2. Des trois principes de l'action collective du Mouvement Sourd

A travers les différents exemples précédemment évoqués, un trait frappant de Bernard Mottez est qu'il a été le seul – ou du moins un des seuls – à comprendre ce qu'il fallait pour que le Mouvement Sourd produise des changements, y compris les plus inattendus. A plus d'un égard, le Mouvement Sourd apparaît comme un mouvement tout azimuts, que rien ni personne ne semblait pouvoir contrôler pas même eux, disaient Bernard Mottez et Harry Markowicz expliquant en partie que peu d'acteurs aient compris sur le moment l'ampleur des bouleversements qu'il allait enclencher. Bernard Mottez le dit lui-même : il est bien difficile de prendre la mesure d'un mouvement en pleine action, de s'en distancer ou même de l'analyser.

En somme, Bernard Mottez a été un visionnaire en portant attention aux plus petites choses qui préoccupent les individus – celles que les chercheurs rechignent souvent à aller observer. D'abord en mettant à jour un double constat : la nature oppressante des relations sociales entre sourds et non-sourds et l'importance de la LS sur la vie des sourds et leur place sociale, et donc le poids des conséquences de toute forme de stigmatisation de cette langue. Visionnaire parce que dans le contexte des années 1970, il a ensuite su déterminer les trois critères pertinents qui transformeraient ce double constat. Le travail du sociologue est bien celui-là : parvenir à donner du sens à une réalité multiple et complexe à partir d'un nombre minimal de traits significatifs capables, eux, d'apporter une certaine compréhension sur un phénomène social. Tous les trois ont pour vocation d'obtenir la reconnaissance de la LS telle que l'envisage Bernard Mottez :

« La reconnaissance d'une langue ne se fait pas du bout des lèvres, du bout des doigts. Elle s'inscrit dans les faits, c'est-à-dire dans des institutions » (Mottez B. & H. Markowicz, 1979)

En s'appuyant sur l'observation de la situation des sourds en France et celle des sourds d'autres pays (Etats-Unis, Suède, Norvège, Danemark, Angleterre, etc.), il a ainsi démontré qu'elles étaient les conditions nécessaires pour transformer profondément et durablement la situation sociale des sourds. Ces trois critères qui sont construits autour de deux droits fondamentaux – c'est-à-dire droit à l'information et droit à la parole – sont de vrais repères tant il est vrai qu'ils dressent la colonne vertébrale du Mouvement Sourd. Il s'agit de pouvoir accéder à des lieux d'apprentissage de la LS « hors de l'école », de disposer du droit à l'usage de la LS dans l'éducation des sourds, et au-delà, et de créer un corps professionnel d'interprètes en LS.

2. Du Mouvement Sourd à la parole sociale des sourds

« (...) le sourd est privé non pas tant de son oreille que de son discours, et encore davantage du discours social » (Jouault D., 1985)

2.1. Une histoire contemporaine : des clés d'une chronologie

Autant d'éléments qui ont permis au Mouvement Sourd d'être un mouvement social – au même titre que d'autres agissant dans les années 1960, 1970 et 1980 – qui se caractérise à travers les éléments très concrets de son action collective. De sorte qu'il est possible de

raconter la chronologie de cette histoire. Sans revenir sur les actions déjà citées parce que liées à Bernard Mottez et Harry Markowicz, il faut évidemment parler d'autres réalisations :

- à partir de 1977, le développement des cours de LS, qui implique de savoir quelle langue enseigner : la langue des sourds ou le français signé,
- dès 1979, la formalisation du métier d'interprète,
- la même année, la création d'un nouveau type d'associations de sourds qui délaissent leurs activités traditionnelles liées au sport et deviennent plus politiques,
- dès la fin des années 1970, le choix préférentiel pour l'éducation bilingue, avec en 1982 le congrès national de Toulouse organisé par l'association "Deux Langues Pour une Education" (2.L.P.E.) et dès 1984 la création des 1ères classes bilingues encore par 2.L.P.E..
- dès le début des années 1980, le combat politique pour la reconnaissance publique de la Langue-des-Signes-Française à travers notamment le lobbying auprès d'élus locaux et nationaux mais aussi par des manifs comme celle de février 1986

Or, devant ces actions pérennisées, et dont beaucoup de sourds et d'entendants tirent profit aujourd'hui encore, comment expliquer que ce formidable mouvement soit devenu une histoire lointaine, une sorte de nouvel âge d'or de l'histoire des sourds. J'ai plusieurs fois pu entendre : *hier* – en parlant du Mouvement Sourd - *c'était formidable mais aujourd'hui rien ne va plus !* Le Mouvement Sourd reste une période faste que l'on reconnaît comme très importante. Mais dans le même temps, une tendance est de le considérer comme appartenant désormais au passé. Lors d'une de mes recherches, la discussion d'un groupe de sourds avec M. Bernard – figure emblématique de la communauté sourde invité devant le groupe – corrobore la méconnaissance de cette « *grande évolution* » – pour reprendre les termes de Karim l'un des participants – ne leur appartenant pas vraiment. Contrairement à ce qui pourrait être, ce mouvement ne constitue pour l'heure qu'une faible ressource pour répondre aux nombreux « *obstacles à affronter* » notamment pour les jeunes générations de sourds, comme en témoigne Stéphane un autre des participants :

« L'histoire, je ne la connaissais pas forcément et j'en ai un très grand respect. Mais maintenant, on se retrouve en 2003, moi j'ai deux enfants sourds qui se retrouvent avec des enfants sourds aussi et des parents entendants et je n'ai pas l'impression vraiment que la situation aille en s'améliorant. J'ai l'impression que de 1970 à 1980, ça a vraiment été une super période mais là, on est sur le déclin maintenant ! » Kerbourc'h S., 2006, p. 383-384.

2.2. La portée sociologique du Mouvement Sourd

Reste à savoir comment ce passage s'est opéré et qu'elles en sont les multiples causes structurelles et fonctionnelles, passage qui tel qu'il est exprimé fait l'impasse sur l'idée même de son déclin ? Ce n'est pas ici le propos de donner des éléments explicatifs. Il s'agit précisément de montrer ce qui fait du Mouvement Sourd un changement sans précédents, et pourquoi il a eu tant d'importance et continue – ou devrait continuer – d'avoir cette importance.

Pour ce faire, il ne faut pas se tromper sur la portée sociologique de ce qui est bien un mouvement social (Touraine A., 1984 ; Wieviorka M., 2005). Comme pour d'autres, la vitalité du Mouvement Sourd s'explique parce qu'il réveille et engage avant tout l'expérience sociale d'individus (Dubet F., 1996, 2002), il permet l'expression d'un moi intime, il transfère la question du Sujet de l'espace privé à l'espace public. Evidemment, il est aisé de reconnaître

que toutes les actions concrètes développées par le Mouvement Sourd ont eu et ont encore des conséquences incommensurables sur la situation des sourds. Pour autant, elles ne sont que la face visible de l'iceberg et à ce titre sont bien moins essentielles que la véritable portée du Mouvement Sourd. Pour le dire autrement, le Mouvement Sourd possède une aussi grande importance parce qu'il concerne avant tout l'individu sourd dans sa capacité à agir sur les conditions sociales de son existence, sur sa capacité à l'orienter et à lui donner un sens, notamment en terme de participation à la vie de la Cité. En somme, il a su porter au plus loin ce pourquoi finalement il a émergé et a existé : à savoir le désir d'émancipation individuelle et collective des sourds (Wieviorka M., 2001).

Dire cela peut aujourd'hui apparaître trivial, pourtant la réalisation de ce mouvement est loin d'avoir été une mince affaire ; il a duré près de 20 ans et concerne plusieurs générations d'individus. Ceci est d'autant plus vrai que l'aventure humaine dont je parle ici – le Réveil Sourd – tient finalement du point de vue de son émergence et de son développement à peu de choses : quelques moments opportuns, quelques rencontres clés ; celle de Bernard Mottez et Harry Markowicz étant un exemple en soi (Gruson Pascale, Dulong Renaud, 1999, p. 9-10).

L'existence même de ce mouvement – qui apparaît donc comme fragile - est d'autant plus difficile à imaginer et à concevoir qu'au début des années 1970, rien n'existe autour de la LS, personne n'incite et n'aspire à changer la donne sociale, et finalement tout est à faire. Comment transformer, se demande Françoise Cuif de retour du Gallaudet College en 1978, cet « univers exceptionnel où, oubliant que j'étais sourde, j'ai pu assister à la transformation imperceptible des entendants de notre groupe qui ont compris, en un mois, la véritable dimension de notre "monde du silence" ? » (Cuif F., 1978). Par conséquent, lorsqu'un premier déclencheur apparaît - peut-être les congrès de 1971 à Paris et de 1975 à Washington - il révèle ce désir de changement de manière totalement démesurée, inversement proportionnel à la force avec laquelle l'expérience sociale des sourds a pu être contenu, muselé, comme le démontre Bernard Mottez :

« (...) l'expérience sourde (...) est immédiatement sociale. C'est de se trouver mis à l'écart du flot d'informations dont on voit bien que les autres (les entendants) se les échangent, et c'est comme si on n'était pas là, comme si on n'existait pas. C'est, jusque dans les petites choses de chaque jour, se trouver sans cesse engagé par des décisions que d'autres ont prises pour vous, sans même vous consulter : parce qu'on pense que ça n'en valait pas la chandelle, ou que de toute manière vous ne comprendrez pas, ou plus généralement parce que ça va plus vite ainsi. On voit donc l'enjeu. Il s'agit tout simplement d'une question d'existence. C'est cela souvent que les sourds appellent "respect" », in *Coup d'Œil*.

Pour cela, il a bien fallu prendre le risque de faire, trouver l'énergie de bouger. Encore fallait-il oser le faire et bien le faire car rien n'est moins simple que de sortir de l'assignation à une norme : il faut se rappeler ce qu'a été le conditionnement des « déficients auditifs » il y a 30 ans (Kerbourc'h S., 2006, Chapitre 1). Précisément, en déterminant la raison d'être du Mouvement Sourd en terme d'émancipation, le caractère fragile, incertain de ce mouvement invite à regarder à sa juste valeur chacune de ses actions concrètes. En d'autres termes, ces actions possèdent un sens plus subjectif – sans leur être exclusif – qui explique, lui, l'importance que chacune de ses actions a eue dans l'ensemble plus vaste que représente le Mouvement Sourd. On peut facilement saisir cette double articulation qui distingue dimension objective et dimension subjective en l'appliquant à quelques exemples parmi les actions concrètes précédemment citées.

2.2.1. Renverser le stigmat

Le développement des cours de LS – et l'on pourrait dire la même chose à propos d'I.V.T. et le théâtre de sourds – marque le début de ce que l'on appelle le renversement du stigmat, c'est-à-dire le passage de la déficience vers la valorisation de soi, de la déficience auditive à la valorisation d'une langue, qui plus est langue de l'identité. Dans cet espace original, les sourds ne dispensent pas simplement un enseignement de LS aux entendants. Ils vont apprendre un savoir qu'ils maîtrisent à ceux à qui il n'avait jusque-là prétendument rien à leur apprendre. Chose d'autant plus invraisemblable que durant cette période, beaucoup de sourds n'imaginent même pas devenir enseignants, de surcroît à des entendants. Attestant de la force du déni de soi et de la faiblesse des relations entre sourds et entendants, M. Bernard – déjà cité – explique bien ce qu'il a fallu dépasser pour pouvoir assumer cette responsabilité lorsqu'il a été question d'organiser à I.V.T. – sous l'influence prépondérante de Bill Moody – les premiers cours de LS : explique que lorsqu'il a été question d'organiser des cours de LS à I.V.T., l'impensable finit par s'imposer aux sourds :

« Au début, on a eu un groupe d'une dizaine de personnes entendants et puis à moi Bernard, on m'a dit : "tiens, vas-y, va leur apprendre la langue des signes !" Et j'ai dit : "Non ! Non, ça ne va pas !" Non, c'est toujours les personnes entendants qui nous ont donné les connaissances, c'est toujours l'entendant qui était parfait. Nous les personnes sourdes, on n'était rien, on était vraiment à genoux devant eux, les entendants ne nous ont jamais laissé nous exprimer, donc non vraiment nous en tant que sourds, on ne pouvait pas donner des cours aux autres personnes entendants. Non, ce n'était pas possible, c'était vraiment impensable, c'était le monde à l'envers. Non, non. Non, nous, on est un groupe de singes, on est un groupe de singes, on ne va pas faire de cours de LSF. Nous, on était un groupe de comédiens, et on travaillait sur tout ce qui était le corps, etc., la langue, pas les cours de langue des signes ! », in Kerbourc'h S., 2006, p. 154.

La formalisation du métier d'interprète (dès 1979) n'est pas la seule organisation du métier d'interprète en LS. Elle concrétise le droit à la parole des sourds et plus particulièrement le droit à prendre la parole publiquement : qu'il s'agisse de revendiquer la reconnaissance publique de la LS, de raconter ouvertement ce que représente de vivre et de subir toute sorte d'humiliation et de difficulté lorsque l'on est sourd-muet, ou d'affirmer haut et fort à tous : « nous ne sommes pas des handicapés ! » incitant à des relations sociales plus égalitaires. Il s'agit de faire comprendre l'importance de cet acte de médiation comme une des conditions essentielles pour assurer la participation sociale des sourds.

2.2.2. Se construire autrement

Le choix préférentiel pour l'éducation bilingue, en France, est d'abord une prise de distance radicale avec *la communication totale*, et en cela constitue aussi une autonomisation du mouvement français par rapport à des ressources provenant de manière dominante des Etats-Unis. Les raisons du succès de *la communication totale*, séduisant un nombre toujours plus grand d'adeptes, se comprennent tant elle dilue toute opposition et dimension conflictuelle du champ social de la surdité. Or, en France, le déplacement de cette « philosophie » jugée trop « fourre-tout » vers le choix délibérément plus linguistique d'un « bilinguisme nécessaire » (Kerbourc'h S., 2006, Chapitre 7) français/Langue-des-Signes-Française durcit le conflit. Avec lui, c'est surtout la possibilité d'envisager autrement les processus de formation de soi lorsque l'on est sourd, et notamment d'être reconnu comme individu semblable et différent.

2.2.3. Politiquement incorrect

La création d'un nouveau type d'associations signifie la transformation des rapports sociaux entre sourds et non sourds, comme au sein même de la communauté sourde. En redécouvrant leur histoire tourmentée, les sourds réapprennent à se connaître comme sujets d'une minorité, et s'affirment comme acteurs d'une histoire sociétale plus large. Alors que l'entre-nous se caractérise par *des activités redondantes*, mais socialisantes, symbolisées par le domaine salvateur du « sport silencieux » (Séguillon D., 1998 ; Kerbourc'h S., 1999)⁹, la vie dans un monde dominée par une communication orale vide de tout sens le reste des activités quotidiennes et des préoccupations sociales des sourds. Inévitablement, un sentiment aigu de solitude se forme ; vécu en collectivité mais rarement partagé. Ce sentiment de sourds - même bien entourés socialement - cache l'inavouable malaise qu'entre sourds et entendants on ne se comprend pas ou si peu, comme l'explique Bernard Mottez :

« Les moments d'intense solitude, les sourds ne les éprouvent jamais lorsqu'ils sont seuls, mais, tout au contraire, lorsqu'ils sont avec les entendants. La solitude, c'est le rejet. Celle-ci est la plus ressentie dans les moments de paroxysme de la communication où l'on fait aux sourds la farce de la participation : les grandes et joyeuses fêtes de famille. La communication est pour les sourds un bien rare qu'avec les entendants ils doivent toujours mendier » (Mottez B., 1979b, p. 207)

Ces exemples proposés montrent – au-delà des individualités du Mouvement Sourd et quoiqu'il soit encore nécessaire de se mobiliser pour obtenir plus d'interprètes, plus de classes bilingues, plus de respect des droits fondamentaux, etc. – comment chacune des actions a contribué à réaliser ce lourd travail d'émancipation. Cet imposant travail sur soi et pour soi a été effectué par des sourds inscrits dans un mouvement collectif, c'est-à-dire associés à d'autres qu'ils soient professionnels de la surdité, chercheurs, parents ou simples « initiés ». Des exemples et une double articulation qui expliquent que le Mouvement Sourd apparaît à la fois – par ses actions – comme extrêmement rapide, un peu fou, comme une sorte de grand chambardement de tout ce qui ce fait à cette époque, et à la fois – par ce processus d'émancipation – comme un mouvement patient et minutieux.

3. Que reste-t-il du Mouvement Sourd ?

« Beaucoup reste à faire. Mais on est en droit de dire aujourd'hui que, à la différence de nombreuses langues minoritaires desquelles elle a été rapprochée, la LSF est en grande expansion. Elle n'a pas besoin de médecin à son chevet. De langue privée, entre soi, voire honteuse, opprimée, plus méprisée que ne le fut jamais aucune, elle est devenue, en l'espace de vingt ans, une langue admirée, qui s'affiche et se donne » (Mottez B. & H. Markowicz, 1999, p. 17).

⁹ C'est d'abord au sein de société sportive ordinaire que les sourds plutôt fortunés - tels que Henri Mercier petit-fils de Eugène Mercier, fondateur des champagnes MERCIER, et ancien élève à l'I.N.J.S. de Paris - participent aux courses de bicyclettes ; sport qui connaît en cette fin de XIXème siècle un développement important même si celui-ci reste encore accessible qu'à une certaine partie de la population française. Par la suite, les sportifs sourds sont exclus des instances dirigeantes lorsqu'elles se constituent en association au début du XXème siècle pour des motifs médicaux et sécuritaires, in Séguillon D., 1998.

3.1. Paradoxe d'un déclin ?

Fort logiquement, lorsque ce travail d'émancipation a été enclenché et réussi dans ses grandes lignes, le déclin du Mouvement Sourd prend forme à la charnière de la fin des années 1980 et du début des années 1990. D'abord avec l'exposition *Le Pouvoir des Signes* qui marque la cérémonie de commémoration du bicentenaire de l'Institut National de Jeunes Sourds de Paris en 1989 (Karacostas A., 1989 et 1988)¹⁰, organisée à l'I.N.J.S. de Paris par Alexis Karacostas, les associations sourdes partenaires et le « milieu sourd ». Ensuite avec le colloque international au Futuroscope de Poitiers en juillet 1990, première manifestation d'envergure organisée et animée par les sourds eux-mêmes, qui porte sur la LS et leur expression sociopolitique. Il réunit plus de quatre cents personnes dont nombre de représentants de pays étrangers, et concrétise la montée en puissance de l'identité sociale des sourds. L'acte symbolique, loin d'être « anecdotique », de Jean-François Mercurio¹¹ - président du Colloque - qui casse d'un coup de marteau une prothèse auditive, sonne la fin d'une époque et l'ouverture d'une autre : la fin des interdits formels et le développement d'une plus meilleure et plus ample participation sociale des sourds, comme le suggère Jean-François Mercurio :

« Après un siècle de répression, la coupure entre le monde des entendants et des sourds était devenue totale. Nous sommes tout prêt à travailler avec les entendants si nous sommes assurés du respect de ce que nous sommes, en premier lieu, par la reconnaissance de la langue des signes et de sa promotion », in Steinebach S., 1990.¹²

Enfin, en octobre 1991, le colloque Franco-Américain (Truffaut B., 1992) - *Les sourds dans la société, Education et Accès* à l'initiative de Michel Jaoul¹³ - parfait cette période de transition. Les sourds français y démontrent leurs capacités d'acteurs sociaux d'abord au travers de leur statut de conférenciers, ensuite lorsqu'ils demandent - au terme du colloque - un état de l'éducation des sourds aux responsables institutionnels, présents ou non lors du colloque. Là, les sourds quittent leur posture victimaire. Les propos de Bernard Mottez ne trompent pas sur la nature du changement qui se produit :

« Je rêve que puisse être aussi un jour écrit, roman sociologique, la véritable histoire de ce colloque dont on n'a jamais pris la mesure ni évalué toutes les conséquences. Ses effets se firent sentir avant même qu'il ne se tînt. Révélatrice de la situation en France, la préparation fut particulièrement longue, laborieuse et se heurta dans les milieux intéressés à de fortes oppositions. Celles-ci ne firent en réalité que stimuler plus encore les organisateurs du projet. Certains étaient très réticents à ce qu'il y eut des conférenciers sourds : ils risqueraient de

¹⁰ Notons que l'exposition « A corps et à cri » marquera les 200 ans de l'I.N.J.S. de Paris dont l'inauguration, le 5 avril 1994, se fera en présence de Simone Veil, ministre de la Santé et de la Ville, cf. Echo de Famille, 1994.

¹¹ Ce Colloque International sur la LS à Poitiers du 9 au 13 juillet 1990 est marqué lors de son ouverture par ce qui restera comme l'incroyable et symbolique geste de Jean-François Mercurio. Le journal Echo de Famille relate l'événement dans ces termes : « L'ouverture se fit lundi 9 juillet par un coup d'éclat spectaculaire, le responsable principal, Jean-François Mercurio, entouré des représentants des associations participantes et de nombreux spectateurs, a écrasé d'un coup de marteau un appareil de prothèse auditive. Geste symbolique qui a parfois été mal compris. Il s'agit moins d'une opposition à l'appareillage des sourds que d'une protestation contre l'importance excessive que prend l'aspect médical de la surdité au détriment du reste : des réalités humaines et en particulier de la place de la Langue des signes la première », Truffaut B., 1990, p. 1-2.

¹² Sylvie Steinebach relate cet acte ainsi : « Lorsque le maillet s'est abattu sur le billot, réduisant en miettes un « sonotone », le geste devait bien sûr être pris comme symbolique : notre société, s'appuyant sur le pouvoir médical, réduit la surdité à une maladie, un handicap, réprimant toute velléité de prise de paroles par les sourds ».

¹³ Selon Bernard Mottez, c'est lors du festival international sur la culture sourde *Deaf Way*, en 1989 à Washington, que Michel Jaoul - vice-président de la Fondation Franco-Américaine - découvre le monde des sourds et leur histoire, et décide d'organiser en France un tel événement médiatique pour y bousculer l'opinion publique, in Mottez B. & H. Markowicz, 1999, p. 16.

manquer d'objectivité et en seraient-ils seulement capables ? Du côté américain, tous les conférenciers étaient sourds et occupaient pour la plupart des postes importants. Il y avait même parmi eux un haut responsable du Département de l'Éducation à Washington. On comprend que le colloque, auquel assistèrent de nombreux sourds, fut particulièrement chaud. Les Actes en conservent la trace. Des sourds en colère interpellèrent les responsables de l'éducation à la tribune, leur demandant des comptes. Le lendemain¹⁴, plusieurs milliers de manifestants - sourds, professionnels et parents - traversèrent Paris pour se rendre auprès du secrétaire d'État aux Handicapés afin de demander ce qu'il en était des circulaires d'application du décret Fabius sur le bilinguisme datant de plusieurs mois. Ce colloque eut encore d'autres suites et d'autres retombées » (Mottez B. & H. Markowicz, 1999, p. 16-17).

Ce déclin constitue alors une réalité paradoxale. D'un côté, les capacités des sourds se mettent enfin à jour. Beaucoup d'entre eux décident aussi, là, de leur acte de « naissance » comme en témoigne Rachid Mimoun :

« J'ai commencé à vraiment vivre lors du stage de 2.L.P.E. à Marseille (...) tout a commencé il y a trois ans, ma vie, mon avenir » in *Vivre Ensemble*, 1984.

D'un autre côté, au moment même où les actions du Mouvement Sourd commencent à être considérées et davantage reconnues dans un « consensus » (Bouillon J. P. et al., 1985) institutionnel clairement recherché dans le champ social de la surdité, la mobilisation autour de la LS perd de sa force. Cette institutionnalisation – qui possède en soi des conséquences positives – est le nœud du paradoxe. À partir du moment où la LS n'est plus, ou beaucoup moins, l'objet central d'un conflit – dimension essentielle pour la constitution d'un mouvement social – cette langue perd son statut d'élément fédérateur, sa capacité de mobilisation s'émousse. Bref, la LS perd de sa superbe car devenant en quelque sorte quelque chose de plus banal, de moins extraordinaire, de moins inaccessible.

De surcroît, la dizaine d'années qui a suivi le Mouvement Sourd est restée focalisée sur les actions concrètes du Mouvement Sourd. Il n'est alors pas étonnant que, par exemple, la question de l'identité sous-jacente à la LS s'est faite moins centrale et la revendication de l'éducation bilingue devient une des revendications parmi d'autres, de surcroît dans les années 1990 où tout ou presque donne à croire que cette question est pour ainsi dire réglée.

3.2. L'identité : une question toujours d'actualité !

Reste qu'il est intéressant de constater que depuis ces toutes dernières années, la situation d'amnésie collective qui pèse sur le Mouvement Sourd et sa transmission semble bien en passe d'être bouleverser. De plus en plus de sourds s'interrogent de différentes manières sur ce qu'a été ce mouvement, et sur ce qu'il peut représenter pour eux. Parfois même certains d'entre eux s'aperçoivent par exemple qu'ils ont bénéficié sans le savoir pendant un temps d'une éducation bilingue. Ce type de parcours peu développé, s'invite parfois dans une scolarité qui - comme celle de Christophe en province - oblige à vagabonder d'école en école. Après avoir supporté les regards de son village de montagne et l'isolement d'une intégration passée « *dans son coin* », Christophe a appris récemment que son cursus au collège relevait d'une structure bilingue issue du Mouvement Sourd clarifiant le pourquoi des cours en LS dont il a bénéficié. Rappelant le défaut de mémoire pesant sur le Mouvement Sourd, cette

¹⁴ Il s'agit notamment de manifestations pour le droit à l'éducation bilingue, cf. *Echo de Famille* 1991, p. 1-2.

découverte marque d'autant plus son histoire personnelle qu'elle symbolise le point de départ d'une frénétique ouverture :

« J'ai appris la LS extrêmement vite, j'ai fait énormément de progrès. J'ai enfin trouvé mon identité, j'ai réussi à m'exprimer davantage, à comprendre de plus en plus de choses, à faire des progrès en français également. Ensuite, après la classe de 3ème où allais-je aller, il n'y avait pas de suite » in Kerbourc'h S., 2006

En fait, au moment même où une nouvelle loi en faveur des « handicapés » du 11 février 2005 pour « l'Égalité des droits et des chances, de la participation et la citoyenneté des personnes handicapées »¹⁵ est votée, la question de l'identité ressurgit publiquement. De quelque chose dont beaucoup de sourds ne savaient jusque-là que faire où préféreraient ignorer (Decourchelle, 1994), cette question de l'identité devient la cause d'un débat qui s'ouvre autour notamment du terme revendiqué de « la Citoyenneté Sourde », débat qui est au moins celui des conditions de la participation sociale des sourds à la Cité.

Ceci n'est pas sans rappeler, de manière ironique, ce que Bernard Mottez disait à propos des sourds américains dans les années 1970 ou plus généralement des sourds en France : à savoir que la question de la place des *Sourds dans la Cité* se situe depuis toujours entre le registre du « handicap » - parce que pris dans des politiques publiques - et le registre de l'identité - parce que disposant d'une langue. En d'autres termes, que les rapports sociaux entre les sourds et les non sourds, entre les sourds et la société sont des rapports sociaux ambivalents. Ambivalence qu'il faudrait peut-être commencer à prendre en compte, évitant ainsi à certains - sourds, parents voire même professionnels de la surdité - de devoir faire des choix et pas d'autres parmi les ressources dont ils disposent qu'elles soient individuelles ou collectives. Il s'agit de permettre à chacun de pouvoir articuler de manière cohérente le social et le culturel, le semblable et le différent, le commun et le particulier.

Bibliographie

- Armstrong D. F., 2000**, « William C. Stokoe Jr, fondateur de la linguistique de la langue des signes », *Enfants de parents sourds*, in *Surdités* n°2.
- Blanc G., 1983**, « Merci l'A.N.P.E.D.A. Bravo 2.L.P.E. », *Coup d'Œil* n°36, avril-mai-juin, p. 13-15.
- Bouchaveau G., 1989**, « La Langue-des-Signes-Française de 1978 à nos jours », in Karacostas Alexis, Couturier Lysiane, *Le pouvoir des signes. Sourds et citoyens. Bicentenaire de l'Institut National de Jeunes Sourds de Paris, exposition Chapelle de la Sorbonne 1989-1990*, Paris, cat. Ed. I.N.J.S., p. 208-214.
- Bouillon J. P., Delhom F., Fournier Ch., Kettler P., 1985**, *Moyens de communication et solutions éducatives dans la scolarisation des enfants et adolescents déficients auditifs*. Rapport aux ministères de l'Éducation Nationale, Direction des écoles et des affaires sociales et de la Solidarité nationale, Direction de l'action sociale, décembre, Paris.
- Bouillon J-P., 1979**, « Choses vues », *Coup d'Œil* n°20 § 1, novembre-décembre, p. 1-3.
- B.T., 1990**, « Exposition « Le pouvoir des signes » », *Echo de Famille* n°568, février p. 1-2.
- Castel R., 1999**, « Discrimination positive, minorités et intégration sociale. Réponse de Bernard Mottez », in Gruson P. & R. Dulong, (sous la dir.), *L'expérience du déni ; B. Mottez et le monde*

¹⁵ Loi pour l'Égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées n° 1465-2005-102 du 11 février 2005 paru au J.O. du n°36 du 12 février 2005 page 2353 et consultable sur le site <http://www.legifrance.gouv.fr>. Plus généralement, pour accéder aux textes de loi du domaine spécialisé il faut simplement signaler un site complet et pratique : <http://daniel.calin.free.fr/navoff/tous.html>.

- des sourds en débats, Actes de la journée d'étude du 10 octobre 1997 au C.E.M.S., Hommage à Bernard Mottez*, éd. de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, p. 257.
- Colloque franco-américain, 1992**, *Les sourds dans la société, éducation et accès, 16-18 octobre 1991*, Paris, Fondation Franco-Américain, New York, French-American Foundation.
- Coup d'Oeil, 1985**, « L'abbé Deschamps, Observation d'un sourd-muet, sur un cours élémentaire d'éducation des sourds-muets », supp. 3 au n°43, octobre-novembre-décembre, 20 p.
- Coup d'Oeil, 1984**, « La LSF également », supp. 1 au n°41, juillet-août-septembre, p. 1-12.
- Coup d'Oeil, 1983**, « Faut-il noyer les jeunes sourds ? », supp. au n°38, oct.-nov.-déc., p. 1-20.
- Coup d'Oeil, 1981**, n°29 § 6, août-septembre-octobre, p. 19.
- Coup d'Oeil, 1981**, « Une lettre de Françoise Dolto », n°27, mars-avril § 1, p. 1-3.
- Coup d'Oeil, 1980**, « Cours de signes », Coup d'Oeil n°21.
- Coup d'Oeil, 1979**, « Témoignage Ann Wilson », n°17-18, p. 2-9.
- Coup d'Oeil, 1978**, « Pour des artistes en Langue des Signes », n°9 § 3, p. 3-4.
- Coup d'Oeil, 1978**, « Bernard Bragg. Un poème pour les entendants », n°9 § 5, p. 5-7
- Coup d'Oeil, 1978**, « Une analyse des productions poétiques en langue des Signes », n°9 § 6, p. 7-9.
- Coup d'Oeil, 1978**, « L'interprétariat et la communication », symposium de Venise, n°10 § 4, p. 8-12.
- Coup d'Oeil, 1978**, « L'interprète de conférence et l'interprète en langue des signes », n°10 § 3.
- Coup d'Oeil, 1978**, « Gallaudet 1978 », n°13 § 4, septembre-octobre.
- Coup d'Oeil, 1978**, « La formation d'un corps d'interprètes professionnels en langue des signes, première condition d'une véritable intégration des sourds », n°10 § 1, p. 1-3.
- Coup d'Oeil, 1978**, « Le problème des interprètes en langue des signes », n°10, § 2, p. 3-7.
- Coup d'Oeil**, « La grève de Poitiers. Un avertissement de portée nationale », p. 3-4.
- Cuif F., 1978**, « Témoignage de personnes sourdes », Coup d'Oeil n°13 § 7, septembre-octobre, p. 15.
- Cuxac C., 1983**, *Le langage des Sourds*, Paris, Payot.
- Deck Christian, 1978**, « Introduction », in *Eté 78, Stage à Gallaudet*, Ed. I.N.J.S. de Paris, Paris.
- Decourchelle D., 1994**, « Surdité, langage et identité. La nouvelle donne des jeunes générations », *Sciences sociales et santé*, vol 12 (3), « Anthropologie de la maladie: nouveaux lieux, nouvelles approches », pp.101-128.
- Degerando, 1981**, « Le "Notre Père" tel que les jeunes sourds le signaient voilà plus de cent cinquante ans », Coup d'Oeil supp. au n°27, mars-avril, 7 p.
- Dreillard J-N., 1980**, « Bientôt dix ans...dix ans déjà ! », Coup d'Oeil n°25, décembre, p. 82-85.
- Drome L., 1982**, « Férons-nous des sourds parlants ou des sourds heureux ? », Coup d'Oeil supp. 2 au n°33, juillet-août-septembre, p. 1-4.
- Dubet F., 2002**, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil.
- Dubet F., 1996**, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.
- Echo de Famille, 1991**, « Les sourds dans la rue, le 25 octobre 1991, à Paris », n°586, décembre.
- Facchini M., 1984**, « Comment l'Italie est devenue oraliste », Coup d'Oeil supp. au n°40, p. 1-8.
- Gruson P. & R. Dulong, (sous la dir.), 1999**, *L'expérience du déni ; B. Mottez et le monde des sourds en débats, Actes de la journée d'étude du 10 octobre 1997 au C.E.M.S., Hommage à Bernard Mottez*, éd. de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 309 p..
- Jouault D., 1985**, « Parler du silence pour parler du monde », n°85, Santé Mentale n°85, p. 5.
- Karacostas A., Couturier L., 1989**, *Le pouvoir des signes. Sourds et citoyens*, Bicentenaire de l'Institut National de Jeunes Sourds de Paris, exposition chapelle de la Sorbonne 1989-1990, Paris, catalogue Ed. I.N.J.S., 226 p.
- Karacostas A., 1988**, « 1789-1989 : Bicentenaire de l'Institut national de jeunes sourds de Paris », *Echo de Famille* n°552, juin.
- Karacostas A., 1986**, « De la surdité comme moyen de prévenir les pollutions (Extrait du procès verbal du 12 mai 1826 du C.A. de l'Institution Royale des Sourds-Muets de Paris) », Coup d'Oeil n°45, p. 2-7.
- Karacostas Alexis, 1984**, « On liquide. L'institution de Paris après les décisions du Congrès de Milan », Coup d'Oeil supp. au n°42, octobre-novembre-décembre, p. 1-8.
- Kerbourc'h S., 2006**, *Le Réveil Sourd. D'hier à Aujourd'hui (1971-2006) : de l'action collective d'un mouvement socioculturel pour la réhabilitation de la Langue-des-Signes-Française à la*

Kerbourc'h S. 2006, « Du Mouvement Sourd à la parole publique des sourds », Actes du Colloque EHESS *Les Sourds dans la cité*, EHESS, 15-16 novembre, Paris.

construction d'une identité collective pour la participation sociale des sourds, Th. : sociologie, Wieviorka M.(sous la dir.), EHESS, Paris.

Kerbourc'h S., 1999, *Le sport silencieux et les sportifs sourds*, DEA de sociologie, université Paris 5.

Markowicz H., 1980, « La communauté sourde en tant que minorité linguistique », Coup d'Oeil supp. au n°24, octobre-novembre, 12 p.

Mas C., 1983, « Le rôle de la langue des signes dans l'enseignement du français écrit aux jeunes sourds », Coup d'Oeil supp. 2 au n° 37, juillet-août-septembre.

Mottez B. & H. Markowicz, 1999, « (Dialogue entre), Une page d'histoire », in Gruson Pascale, Dulong Renaud (sous dir.), *L'expérience du Déni. Bernard Mottez et le monde des sourds en débats. Actes de la journée d'étude du 10 octobre 1997 au C.E.M.S., Hommage à Bernard Mottez*, Paris, M.S.H., p. 7-17.

Mottez B., 1981, *La surdité dans la vie de tous les jours*, CTNERHI, Paris, 103 p

Mottez B. & H. Markowicz, 1979a, *Intégration ou droit à la différence ; Les conséquences d'un choix politique sur la structuration et le mode d'existence d'un groupe minoritaire, les sourds*, Rapport CORDES, Centre d'études des mouvements sociaux, EHESS, Paris, 165 p.

Mottez B., 1979b, « Les sourds comme minorité linguistique », Rééducation orthophonique, juin, vol.17, n°107.

Presneau J-R., 1986, « Le jeune sourd de Chartres et les philosophes du XVIIIème siècle », Coup d'Oeil supp. au n°45, avril-mai-juin, 8 p.

Presneau J-R., 1982, « La sourde-muette de la Clapière », Coup d'Oeil supp. au n°34, octobre-novembre-décembre, p. 1-8.

Séguillon D., 1998, *De la gymnastique Amorisienne au sport silencieux : le corps du jeune sourd entre orthopédie et intégration ou l'histoire d'une éducation «à corps et à cri» - 1822 - 1937*, Tome 1, Th. : sciences biologiques et médicales option Staps, Université Victor Segalen, Bordeaux II, 393 p.

Steinebach S., 1990, « Les sourds brisent leur silence », L'Humanité du 17 juillet.

Sublard E., 1983, « Une devenue sourde choisit les sourds », Coup d'Oeil n°36 § 2, p. 9-13.

Touraine A., 1984, *Le Retour de l'acteur*, Paris, Le Livre de Poche, 255 p.

Truffaut B., 1992, « Le colloque Franco-Américain à Paris », Echo de Famille n°581, janvier, p. 1-2.

Truffaut B., 1990, « Le Colloque de Poitiers », Echo de Famille n°574, sept-oct, p. 1-2.

Vivre Ensemble, 1984, « Faites connaissances avec...Rachid Mimoun », n°5, décembre, p. 8.

Wieviorka M., 2005, « After New Social Movements », *Social Movement Studies* n°1, vol. 4, mai, p. 1-19.

Wieviorka M., 2001, *La Différence*, Paris, Baland, 191 p.